

Feuilleton de "l'Album Musical"

MAY 1884.—No 5.

LE MISSEL DE LA GRAND'MÈRE

PAR
EMILE RICHEBOURG.

(Suite.)

—Madame, pouvez-vous m'assurer que monsieur votre fils n'est pour rien dans la visite que vous nous faites ? Oh ! je vous en prie, répondez-moi.

—Eh bien ! oui, c'est parce que mon fils m'a parlé de vous, de votre douloureuse position, que je suis venue.

—Merci. Maintenant, je puis vous dire pourquoi j'ai eu la hardiesse de vous interroger. Il y a quelque temps, un jeune homme a rencontré ma fille, par hasard ; il lui a parlé, l'a questionnée, elle a répondu ; je l'ai blâmée, le mal était fait. Ce jeune homme, madame, j'en suis sûre maintenant, c'est votre fils. Que, bonne comme vous l'êtes, vous veniez à notre secours, que vous donniez à mon enfant du travail, du pain, nous pouvons l'accepter ; mais ce serait une action malhonnête et vile, si je ne vous disais pas toute la vérité. Ma fille est jolie, hélas ! trop jolie, peut-être ; mais elle est bonne, pieuse et sage, c'est tout ce qu'elle possède... Vous appartenez à un monde qui n'est pas le nôtre et vous êtes riche, madame ; déjà, vous devez vous préoccuper de l'avenir de votre fils unique ; il est de mon devoir dans son intérêt et dans le vôtre, de vous prévenir. Il n'est pas trop tard, mais il est temps. A mon insu, madame, et sans que ma fille ait rien fait pour cela, je vous le jure, votre fils s'occupe d'elle. En face de cette fenêtre, de l'autre côté de la rue, il a loué une chambre.

—Comment savez-vous cela ?

—Malgré le soin qu'il met à se cacher, ma fille l'a deviné, aperçu... Elles ont de bons yeux, les jeunes filles ! Mais une mère ne les a pas moins bons. J'ai remarqué qu'elle regardait souvent de ce côté, j'ai vu plus d'une fois son visage s'empourprer et, ma main sur sa poitrine, j'ai senti les battements précipités de son cœur. Elle a dix huit ans, madame, et je lui ai donné un cœur en la mettant au monde. Ah !, il s'agit du bonheur de nos deux enfants, et vous seule pouvez les sauver. Je vous en supplie, emmenez votre fils !

Madame Pierrard saisit une des mains de la veuve, et la serra dans les siennes. Elle était vivement impressionnée.

—Je vous remercie de votre confiance, dit-elle, et je vous promets de ne pas perdre de vue un instant le bonheur de nos deux enfants.

Elle se leva. Malgré la faiblesse de ses jambes, madame Duverger l'accompagna jusque sur le carré.

—A bientôt, dit-elle.

Et elle descendit rapidement l'escalier.

IX

Edmond Pierrard attendait impatiemment le retour de sa mère.

—Eh bien ! lui demanda-t-il aussitôt qu'elle entra faut-il que je l'oublie ?

—Je ne suis pas plus forte que toi, répondit-elle ; madame Duverger et sa fille m'ont ensorcelée. Mais parlons sérieusement : ton imprudence peut avoir des conséquences terribles.

—Quelle imprudence ?

—Cette chambre que tu as louée... Mademoiselle Duverger t'a vu, reconnu... Sa mère s'est aperçue qu'elle regardait trop souvent de l'autre côté de la rue et elle tremble pour le repos de son enfant...

—Achève, ma mère, achève...

—Enfin, si Adrienne ne t'aime pas encore, elle est bien près de t'aimer.

—Adrienne m'aime ! ah ! tu me rends fou de bonheur ! s'écria-t-il.

—Edmond, tu me désespères. Depuis hier je vis comme au milieu d'un tournoiement vertigineux, et maintenant que j'ai vu mademoiselle Duverger, je suis épouvantée.

—Je ne te comprends pas.

—Mais, malheureux enfant, tu ne vois donc pas que tu marches vers un abîme ? Que feras-tu devant l'autorité de ton père ?

—Ne t'ai-je pas assuré que je répondais de tout ?

—Tu ne m'as rien dit que j'aie pu prendre au sérieux.

—Au fait, si Adrienne m'aime, je n'ai plus rien à te cacher ! s'écria-t-il. Je vais te montrer mon talisman.

Il sortit de la chambre et rentra un instant après, tenant un papier dans chacune de ses mains.

—Tiens, lis, dit-il à sa mère en les lui tendant.

Elle lut rapidement.

—Edmond, prononça-t-elle d'une voix vibrante, d'où viennent ces papiers ? Comment se trouvent-ils entre tes mains ?

Le jeune homme lui fit le récit de sa rencontre avec Adrienne, du livre acheté par un brocanteur, racheté par lui et de sa découverte inattendue.

—C'est merveilleux ! s'écria-t-elle, cette histoire est un véritable roman.....

—Eh bien ! crois-tu maintenant à la vertu de mon talisman ?

—Je crois en Dieu et en sa divine Providence ! Certes, ton père ne pourra résister ; mais la famille Caillet ?... As-tu un autre talisman ?

—Oui, ma mère ; il se compose des mots suivants : "Madame Mazurier deuxième, d'accord avec M. Caillet, son gendre, a, par des manœuvres que je ne qualifie pas, dépouillé madame Duverger de l'héritage de son père."

—Edmond, que me dis-tu là ?

—La vérité, je puis le prouver. Oh ! je pourrais t'apprendre encore plusieurs choses tout aussi surprenantes ; mais je ne veux te parler que de ce qui est utile à mon bonheur.

—Ainsi, reprit-elle, depuis quinze jours tu as ces papiers.. Pourquoi n'as-tu pas prévenu ton père immédiatement ?

—Je voulais être complètement renseigné au sujet de madame Duverger, et puis je t'attendais.

—Soit, mais depuis quinze jours, madame Duverger et sa fille souffrent. La mère se consume lentement dans cette misérable chambre d'hôtel où l'air et l'espace lui manquent. Elles ont besoin de tout. Edmond, il faut écrire tout de suite à ton père.

—Il va venir, attendons-le. Ne perdons plus une minute et, à nous deux, occupons-nous de madame Duverger. Il faut lui trouver un autre logement.

—C'est absolument mon avis.

—Dans une heure, j'aurai loué à Passy une petite maison, entre cour et jardin, que j'ai déjà visitée, et demain, à midi, elle sera convenablement meublée pour recevoir madame Duverger et sa fille.

—Accepteront-elles ?

—Elles ne refuseront rien à madame Pierrard, du Havre.

Le lendemain, à dix heures, madame Pierrard entra dans la mansarde de la rue de Seine. Elle surprit la mère et la fille au moment où elles allaient faire un déjeuner à peu près semblable à celui de la veille.